

Liaison

Suivre ses intuitions dans le monde fiévreux de l'art

Janie Lavoie

Gens de théâtre, gens de passion
Numéro 46, printemps–mars 1988

URI : id.erudit.org/iderudit/42928ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, J. (1988). Suivre ses intuitions dans le monde fiévreux de l'art. *Liaison*, (46), 7–8.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Suivre ses intuitions dans le monde fiévreux de l'art

propos recueillis par Janie Lavoie

OTTAWA-HULL

Comme une bague à chaque doigt de la main, Lucie Amyot cumule autant de fonctions : membre du Conseil des Arts de l'Ontario, présidente des affaires francophones au sein du Conseil, présidente du comité de la collection d'art canadien historique au Musée des Beaux-Arts de l'Ontario et responsable de la formation des guides bénévoles francophones à ce même musée. Sous un imposant fardeau professionnel se cache une femme à la fois discrète et passionnée. Lucie Amyot se lève chaque matin avec le même appétit d'en savoir plus, d'en faire plus pour les arts et pour la culture. Mais d'où lui vient cet appétit?

Quand j'étais petite, on m'amenait souvent aux concerts symphoniques pour les enfants, au théâtre, au ballet. Les arts ont toujours fait partie de mon univers. Mon grand-père avait une collection de dessins et, si j'avais été bien sage, j'obtenais la permission de m'asseoir sur ses genoux et de regarder les dessins qu'il sortait de leurs boîtes. C'était la récompense! Plus tard j'ai fait les beaux-arts, mais j'ai compris que je n'allais pas devenir peintre. Je n'arrivais pas à me sortir des influences des autres. Étudier plusieurs disciplines artistiques (la danse classique, la musique, les beaux-arts) m'a rendue meilleure spectatrice, avec un degré d'appréciation différent. Éventuellement, j'ai fait de la critique.

Partout où elle a vécu, Lucie Amyot a fait du bénévolat dans les musées. Elle s'est occupée des amis des musées en France, puis en Belgique. De retour au Canada, elle organise le groupe des guides bénévoles à la Galerie nationale (aujourd'hui le Musée des Beaux-Arts du Canada). Installée à Toronto, elle fait la même chose au Musée des Beaux-Arts de l'Ontario. Ils sont 800 bénévoles

dans cette prestigieuse institution ontarienne, soit quatre fois le nombre des employés rémunérés. Que font-ils?

Là où ça fonctionne le mieux, c'est là où le projet est complètement administré par les bénévoles eux-mêmes. Les boutiques, par exemple, génèrent chaque année des profits de l'ordre d'un demi million de dollars, imposante somme qu'un comité utilise pour acheter des œuvres, avec l'approbation des conservateurs. Cela a permis de mettre sur pied une collection extraordinaire d'art contemporain international au Musée, en fait la collection la plus importante au Canada et l'une des plus importantes en Amérique du Nord. Les bénévoles du début (c'était le Women's Committee) avaient beaucoup plus d'audace et achetaient des œuvres que d'autres comités n'acceptaient pas toujours. De ces œuvres, 80% ont été achetées « à chaud », à l'époque où New-York était le centre de l'art très contemporain.

Au Musée des Beaux-Arts de l'Ontario, les visites guidées pour adultes sont presque exclusivement offertes par des bénévoles qui travaillent côte à côte avec les professionnels des services éducatifs. L'enrichissement est tel qu'il y a de nombreuses personnes inscrites sur les listes d'attente. *Comme bénévole, on a un accès tellement privilégié aux œuvres, on voit les expositions aussi souvent qu'on veut. Et on a la possibilité d'assister à chaque semaine à des séminaires. C'est une formation qui continue à l'infini. Ça fait 17 ans que je travaille dans ce domaine et j'en ai bien plus appris de cette façon que sur les bancs de l'Université.*

Quand on vit dans le monde de l'art, parmi de grandes collections, devient-on collectionneuse? Oui et non, dira Lucie Amyot. Elle a passé à travers deux collections. Une première lorsqu'elle était étudiante et qu'elle fré-

quentait le milieu des automatistes. Les pièces accumulées pendant cette période ont été écoulées dans son ancienne galerie d'art à Ottawa. *Quand vous avez une galerie d'art, les gens semblent toujours plus intéressés par votre collection personnelle. Durant son séjour en Europe, Lucie Amyot a monté une autre collection. Ce qui me reste consiste principalement en œuvres sur papier, dans une grande boîte cachée sous mon lit. C'est un peu l'histoire de mon enfance qui revient! Comme récompense, je sors ma boîte et regarde mes dessins. Maintenant qu'elle fait partie de plusieurs comités de sélection d'œuvres d'art, Lucie Amyot se sentirait en conflit si elle achetait des œuvres pour une collection personnelle. Elle passe donc sa fièvre en faisant des acquisitions pour les musées. C'est une responsabilité bien plus sérieuse que si on achète pour soi. Une fois qu'une œuvre entre dans une collection, il est peu probable qu'elle en sorte. Dans je ne sais combien d'années, je devrai donc faire face à mes erreurs: si j'ai beaucoup soutenu un achat, que je le l'ai défendu à mort et que l'œuvre n'en valait pas la peine... Mais le directeur du Musée d'Art moderne de New-York, qui a l'une des collections les plus extraordinaires au monde, n'a-t-il pas dit que si l'on a raison dans 10% des achats qu'on fait, on a très bien réussi? À condition d'acheter à chaud, de ne pas attendre que les gens soient consacrés. Regardez l'histoire des grands collectionneurs, ceux qui ont mis sur pied les collections si importantes aujourd'hui : ces gens achetaient à chaud, avec les jeunes, et c'est là qu'est toute la fièvre! C'est là que c'est excitant, que c'est fascinant. Bien sûr ça prend le courage de suivre son œil et ses intuitions.*

C'est à la fin de l'année 1985 que Lucie Amyot est nommée au Conseil des Arts de l'Ontario. Ironie du sort, elle avait jadis écrit un article sur le Conseil, à l'époque où on croyait que disparaîtrait le concept d'*arm's length*,

cette fameuse distance entre le gouvernement et les mécanismes de financement des arts. Heureusement, le gouvernement ontarien n'a pas décidé de financer directement les arts. Il a plutôt conservé cette règle qui fait en sorte que le monde artistique ne dépend pas du caprice des politiciens. Et qu'est-ce que Lucie Amyot pense du Conseil des Arts de l'Ontario? *D'abord, je dois dire qu'il y a là un personnel administratif qui a toute mon admiration. Je l'avais vu de l'extérieur, mais de là il est impossible de bien juger ce qui se passe à l'intérieur. Les gens peuvent avoir l'impression que les membres du Conseil sont là que pour approuver, que tout est décidé d'avance. Ce n'est pas le cas. Avant chacune de nos quatre réunions annuelles, on nous présente un dossier complet sur chacune des demandes, avec les recommandations des jurys. À partir de là, on en discute et les décisions sont prises. Le rôle des membres du Conseil des Arts consiste également à déterminer les grandes politiques de l'organisme.*

Pour Lucie Amyot, il n'y a pas de doute que la culture, que les arts visuels se portent bien à Toronto. Qu'en est-il des petites villes ontariennes? *Il y a un réseau de galeries parallèles très important dans la province et à travers le pays. Si ça n'existait pas, il faudrait l'inventer. Beaucoup d'œuvres circulent, on a la possibilité de voir les nouvelles tendances, ce que les jeunes produisent.*

La relève est assurée. □

Liaison

Le magazine culturel
de l'Ontario français

nous ressemble,
nous rassemble
depuis 10 ans

Colloque culturel national

Développer un sens d'appartenance

par Kitty Clercy

WHITEHORSE

La Fédération culturelle des Canadiens français (FCCF) organise un colloque national les 3 et 4 juin 1988, à Ottawa, dans le but de mieux définir ce qu'un organisme culturel national peut offrir à ses membres et quel engagement les membres sont prêts à assumer. Ces deux questions de base ne s'adressent pas seulement au membership actuel mais à toutes personnes intervenant dans le développement culturel francophone hors Québec. En effet, il est essentiel d'encourager et de développer la collaboration.

Pour mieux comprendre l'enjeu en cause, replaçons la Fédération dans son contexte. Seul organisme national francophone hors Québec à vocation culturelle (à l'exception de l'Association nationale des théâtres francophones hors Québec), son membership présente une hétérogénéité frappante : tandis que la majorité de ses membres sont des associations politiques ayant un secteur culturel, d'autres représentent un centre culturel ou un regroupement de centres. Le secteur de la création artistique brille par son absence, hélas, sauf en ce qui concerne la représentation de l'Ontario où le théâtre, l'édition et les arts de la scène sont présents au sein de l'Alliance culturelle de l'Ontario. On comprend aisément pourquoi les buts et motivations sont si différents.

Ces écarts se sont révélés criants lors des rencontres provinciales et territoriales tenues à l'automne de 1987. Organisées par la FCCF, elles se voulaient un outil qui permettrait à chaque membre d'élaborer son plan de développement culturel; la FCCF espérait aussi en retirer des pistes pour le colloque. Afin de permettre à ses membres de développer une vision globale chez-eux, la Fédération avait demandé la participation de protagonistes de tous les domaines touchés par la culture : disciplines artistiques,

éducation, secteur privé, gouvernements, etc.

Le tableau d'ensemble qui en est ressorti nous montre qu'il existe un foisonnement dynamique d'activités culturelles. Souvent, ces activités ne se situent pas dans le *mainstream*; elles sont tournées vers le passé, le folklore, mais on peut sentir une certaine volonté de s'ouvrir à une culture plus actualisée et un désir d'échange avec d'autres régions.

Toutefois, force est de constater que les membres ne voient pas tous le développement culturel en région comme s'inscrivant dans une vision globale nationale : comment est-il alors possible de s'impliquer, de s'engager dans une fédération nationale? Pourtant, à la base, de plus en plus de projets se rejoignent : l'heure est aux réseaux de distribution (arts visuels et de la scène, édition), mais qui va en faciliter la réalisation si ce n'est une fédération nationale? On parle beaucoup de besoins de formation en tourisme culturel et en administration du secteur culturel et artistique; chaque province va-t-elle reproduire tout le travail fait ailleurs au pays, sans compter les erreurs? Chaque province a-t-elle l'expertise pour développer, par exemple, un contenu culturel assez riche qui satisfera les touristes?

Pour pouvoir mener de tels projets à terme, une fédération doit se nourrir et s'appuyer sur un membership très engagé. Il est clair qu'une fédération culturelle nationale a sa place au pays car, en plus d'élaborer des projets communs, elle se doit de pousser les dossiers nationaux qui touchent les communautés culturelle et artistique.

Le colloque va donc devoir se pencher sur le rôle et le fonctionnement de la FCCF. Et s'il permettait à toutes celles et à tous ceux présents, non seulement à ses membres actuels, de s'approprier la Fédération, de développer un sens de l'appartenance culturelle d'un bout à l'autre du pays, ne serait-ce pas une réussite? □